

Recherches sociographiques



Denis SAINT-JACQUES, Jacques LEMIEUX, Claude MARTIN et Vincent NADEAU, *Ces livres que vous avez aimés. Les best-sellers au Québec de 1970 à aujourd'hui*

Jean-Paul Baillargeon

Volume 37, numéro 1, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057027ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057027ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Baillargeon, J.-P. (1996). Compte rendu de [Denis SAINT-JACQUES, Jacques LEMIEUX, Claude MARTIN et Vincent NADEAU, *Ces livres que vous avez aimés. Les best-sellers au Québec de 1970 à aujourd'hui*]. *Recherches sociographiques*, 37(1), 177–179. <https://doi.org/10.7202/057027ar>

signification», comme disait Léon Bloy. Donc, les quatre opérations d'abord. Et la phrase parfaite: «La poule pond.» Et grand malheur au «smart» qui ajoute: un œuf.

Exemple: à Chicoutimi, en 1958, nous étions 24 professeurs «religieux.» Le mot «religieux», comme le mot «Dieu», cela s'écrit facilement. Mais, dans la réalité, ce sont deux pierres dans la toile d'araignée du discours ou de l'écriture. Toujours est-il que je devais enseigner «l'analyse logique», ce qui est un assez beau pléonasme, merci. J'avais (toujours) su comment écrire une phrase comprenant des propositions subordonnées. Mais je ne savais pas comment analyser ce genre de phrases. Je suis allé consulter un confrère qui m'a simplement demandé: «Tu distingues un sujet, un verbe et un complément?» Je répondis que oui. «Ben! me dit-il, une proposition-sujet, une proposition-complément circonstanciel; une proposition causale, c'est la même chose. Quand la Marquise dit: "Vu que j'étais indisposée, je ne suis pas sortie", cela veut dire: proposition principale: je ne suis pas sortie; subordonnée causale: j'étais indisposée.» En quelques minutes, j'ai récupéré dix ans de «basses notes» en analyse logique.

Voilà donc que le sévère ouvrage de Thérèse Hamel m'aura fait rêver. C'est pour dire.

Jean-Paul DESBIENS

Denis SAINT-JACQUES, Jacques LEMIEUX, Claude MARTIN et Vincent NADEAU, *Ces livres que vous avez aimés. Les best-sellers au Québec de 1970 à aujourd'hui*, Québec, Nuit Blanche Éditeur, 1994, 223 p.

«Des petits livres qui en disent long», à en croire la publicité d'un éditeur. Ce message s'applique bien à cette étude sur le best-seller au Québec.

Les auteurs de cet ouvrage, dans la poursuite de recherches sur «les pratiques culturelles de grande consommation», ont mené à terme un travail tout à fait original sur le phénomène du best-seller comme pratique de lecture au Québec. Cette recherche est inédite tout autant par la nature de l'objet étudié et sa problématique, que par le brillant bricolage fait avec des données très frustes.

Maintes enquêtes et analyses ont été réalisées, tant ici qu'ailleurs, sur la lecture de livres comme pratique culturelle. La plupart ont en commun d'être à la fois très générales, donc un peu trop globalisantes, et d'insister sur le rapport entre quantité de livres lus et degré de scolarité. Derrière ces travaux, on perçoit l'influence implicite de «la distinction» bourdieusienne. On peut en conclure facilement que plus on est scolarisé, plus on se distingue par la fréquentation des auteurs les plus raffinés. Olivier DONNAT, dans un ouvrage magistral paru récemment (*Les Français face à la culture. De l'exclusion à l'éclectisme*, Paris, La Découverte, 1994), a démontré que ce n'était pas aussi simple.

Les auteurs du présent ouvrage nous divulguent une autre des faces cachées de la lecture comme pratique culturelle, celle du grand public, celui qu'ils caractérisent comme de culture moyenne. Dans la même ligne de questionnement que Donnat, ils nous amènent à réfléchir à un phénomène très largement répandu, celui de la lecture du best-seller. Pour ce faire, ils ont segmenté, à bon droit, un type particulier de livres, celui apparaissant au palmarès des

titres les plus vendus, sous-entendant par là que le livre peut diffuser une gamme considérable de contenus, destinés à une grande variété de publics.

Quand on examine ce qui s'est publié ici le plus souvent sur le livre et la lecture, on constate que l'institution littéraire y est fort présente et qu'elle est davantage tournée vers des œuvres à publics restreints que vers tout autre type d'ouvrages. S'ensuivent certaines doléances, qui se transforment parfois facilement en généralisations, telles que « le public d'ici ignore ses auteurs », ou encore que « les gens ne lisent plus », etc.

Dans ce contexte, *Ces livres que vous avez aimés* fait figure de pavé dans la mare. Non seulement y dévoile-t-on maintes facettes d'un phénomène méconnu, non seulement propose-t-on des interprétations intéressantes, non seulement l'analyse des auteurs y est-elle rigoureuse, mais le tout est enrobé d'un style qui se permet à l'occasion des avancées polémiques, sans parler des éléments humoristiques. Même la maison d'édition s'est prise au jeu, par la parodie d'une couverture de best-seller type, avec ses lettres embossées à dorure criarde, de quoi faire se hérissier tous les « goûts distingués ».

Toute analyse sociale atteint un degré optimal d'intérêt quand elle amène à des comparaisons. Cette étude compare les listes des best-sellers du Québec francophone avec celles du Canada anglais, des États-Unis et de la France. Elle en dégage à la fois les traits communs et les spécificités. Un best-seller américain traduit par un éditeur français ne connaît pas nécessairement le même sort en France et ici. En outre, les listes québécoises contiennent toujours des noms d'auteurs québécois, parmi lesquels on trouve régulièrement des écrivains dits littéraires, ce qui semble moins être le cas en France ou dans le reste de l'Amérique du Nord.

Est-ce par un brin de malice que les auteurs ont inséré dans le titre de chacun des chapitres de leur livre l'expression « Ce que racontent... », pastichant la naïveté apparente des sous-titres que Malher a donnés à certains des mouvements de sa 3^e symphonie, mais qui masque une musique d'une extraordinaire complexité? En effet, après un premier chapitre où « Ce qu'on nous raconte à propos des best-sellers » donne la parole aux professionnels du livre, les chapitres suivants traitent de « Ce que racontent les listes de best-sellers », « Ce que racontent les récits », « Ce que racontent les lecteurs ». Le tout laisse l'impression d'un phénomène simple en apparence, mais d'une complexité insoupçonnée.

En résumé, tout le monde lit des best-sellers au Québec, tant d'auteurs français, d'auteurs américains et autres en traduction, que d'auteurs québécois. Compte tenu de la dimension de la société québécoise, face au géant américain et à l'hégémonie des éditeurs français, cette recherche conclut que maints écrivains québécois ne se tirent pas trop mal de cette jungle. On arrive même à diagnostiquer que l'édition québécoise du livre « manque » d'auteurs à succès dans le domaine de la fiction.

Le chapitre le plus long se base sur la patiente compilation des listes de best-sellers parues en particulier dans *La Presse*. On n'est pas dupe de la faiblesse de ces listes, mais on a su en tirer des résultats convaincants, grâce à un traitement critique rigoureux. Cette recherche a en cela pallié une des lacunes importantes de l'appareil des statistiques culturelles, en particulier dans le secteur du livre, soit le peu, voire l'absence de données sur la plus ou moins grande fréquentation des œuvres selon le genre. On ose espérer que, dans un laps de temps assez court, les professionnels du livre et les spécialistes des statistiques culturelles sauront mettre au point un système adéquat, compte tenu, à la fois, du phénomène croissant de la lecture de livres comme pratique culturelle et de ce que la persévérance des auteurs, dans leurs difficiles bricolages, a permis de révéler.

À ceux qu'intéresse l'étude des pratiques culturelles autres que celles de la grande culture, à ceux qui désirent connaître ce que les lecteurs vont chercher dans ce type de livres, on ne peut que recommander *Ces livres que vous avez aimés*. C'est un ouvrage marquant au Québec pour aborder les rapports entre certaines pratiques culturelles, l'univers culturel des gens et la question identitaire. Dans un monde dit en voie de mondialisation, il laisse voir que ce mouvement ne veut pas dire nécessairement uniformisation, que les lecteurs recherchent un dosage entre culture internationale et productions culturelles de leur propre terreau.

Jean-Paul BAILLARGEON

INRS-Culture et Société.

André TURMEL (dir.), avec la collaboration de Claude BARITEAU et Gilles PRONOVOST, *Chantiers sociologiques et anthropologiques, Actes du 51^e Congrès de l'ACSALF*, Québec, Méridien, 1993, 272 p.

Ce recueil des actes du colloque non thématique de l'ACSALF tenu en 1990 nous est présenté comme un instantané de la recherche en sociologie et en anthropologie. Il serait difficile de dégager de ces « chantiers » une ligne directrice, non pas parce qu'ils touchent des domaines variés des deux disciplines : travail, parenté, rapports de sexe, criminologie, santé, approches quantitatives de phénomènes sociaux et musique, mais parce qu'ils renvoient à diverses conceptions de la sociologie et de l'anthropologie. Malgré cela, l'édition des actes ne tombe pas dans le cliché de l'éclatement des disciplines pour autant. En introduisant l'édition des actes par le texte de Raymond MORRIS sur les conventions littéraires, la lecture qui nous est proposée est celle de la mise au jour des normativités sous-jacentes aux démarches des chercheurs.

L'article de Raymond Morris soulève le voile de la normativité scientifique factice pour s'interroger sur la très grande prégnance des conventions littéraires dans la production sociologique. De la comparaison des structures narratives de la sociologie française et anglaise ressortent des constats étonnants notamment du caractère plus appliqué de la production francophone. En conclusion, Morris propose une libération des conventions littéraires pseudo-scientifiques dominantes. Est-ce pour adopter d'autres normes littéraires ? Dans tous les cas, ce texte marque bien la fin des jours où les sociologues tels que messieurs et mesdames Jourdain élaboraient de la prose sans le savoir et nous introduit au débat nécessaire sur la pluralité des normativités en sciences sociales.

La sociologie du travail est abordée sous trois aspects dans ces actes : changements technologiques, organisation du travail et marché de l'emploi. La contribution de Éric ALSÈNE est originale dans la mesure où son approche du processus de changement technologique dans une organisation va au-delà d'une appréhension régulationniste pour décrire le processus d'institutionnalisation de la gestion des changements technologiques. Aux notions d'impact et de déterminismes technologiques est substituée celle de l'organisation transitoire mise en place lors de l'implantation des technologies. L'auteur montre clairement en quoi ces changements sont d'emblée organisationnels et ne peuvent être attribués qu'aux seules contraintes techniques. Si cet article rejette la formulation d'un modèle déterministe, celui de Marcel SIMARD